

NOTES DE MUSIQUE

A L'INSTITUT

L'Académie des beaux-arts donnait hier sa séance publique annuelle, séance de distribution de prix, conseils et adieux aux lauréats des concours de peinture, sculpture, gravure, architecture et musique, séance de joie apparente et de réelle mélancolie.

La tristesse inévitable des départs s'augmente, en effet, dans cette occasion, de tout ce que celui-ci comporte à la fois de gravité et mystère. Qui donc, s'embarquant ainsi pour la gloire, est sûr de revenir sain et sauf des pays — trop souvent chimériques, hélas! — où il voudrait aborder, et qui sait ce que le voyage réserve de déceptions et de chagrins aux jeunes hommes si contents, il y a quelques heures, de recevoir des mains de M. Bonnat la petite médaille d'or, laborieusement gagnée et qui n'est pas toujours un symbole de fortune ou d'éclat?...

Mais Dieu me garde de les décourager, ces jeunes hommes qui vont courir les aventures, braver la vie et dont l'un sera peut-être l'honneur de son temps! Je me montrerai même beaucoup plus optimiste en ce bref compte rendu que ne l'a été M. Busser dans son *Ouverture de fête*, envoi de Rome qui figurait au programme d'hier. Visiblement écrite pour égayer la réunion académique à laquelle nous venons d'assister, cette ouverture trahit de nouveau les tendances qu'accusait déjà la symphonie sur la Villa Médicis, signée de M. Busser également, que l'on exécuta l'an dernier aux festivals de l'Opéra. C'est sage, musical certes, et point maladroit, respectueux et apothéotique, mais il faut que l'auteur, bien doué évidemment et qui n'est déjà plus un élève, se décide enfin à faire acte d'indépendance, s'il veut intéresser le public à ses efforts.

Musical aussi, très musical, et joliment descriptif en ses harmonies chromatiques et fuyantes, est le charmant prélude de la cantate de M. Mouquet, grand prix de 1896. C'est sans doute pour ce morceau seul que l'Institut a couronné le jeune artiste, car les parties chantées ou déclamées de cette petite œuvre, malgré l'excellente interprétation de Mlle Loventz, de MM. Bartet et Vialas, m'ont paru assez faibles. Le libretto de M. Fernand Beissier, qui, par les personnages de Mélusine et du chevalier Raymondin, oppose la féerie au christianisme, obligeait le compositeur à dessiner de façon absolument différente ces deux personnages et lui fournissait l'occasion de prouver par là son sens du drame. Ce sens manque encore à M. Mouquet qui use des plus mauvais procédés mélodiques, disloquant le texte versifié, méconnaissant les lois élémentaires du théâtre. Son prélude, je le répète avec plaisir, est tout à fait délicieux de couleur et de sentiment, et justifie jusqu'à un certain point une récompense qui, m'a-t-on dit, fut, à l'heure des concours, violemment discutée. Joué de façon très poétique par l'orchestre de M. Taffanel, ce court prélude, applaudi par la salle entière, est, en somme, une promesse à retenir.

Après le discours d'usage du président, prononcé par M. Bonnat, discours plein de conseils plus particulièrement patriotiques qu'artistiques, notre collaborateur M. Larroumet a lu, de voix claire et nette — chose à laquelle l'auditoire de ces séances spéciales n'est pas habitué — une notice de M. le comte Henri Delaborde sur la vie et les œuvres d'Ambroise Thomas, qui retrace en termes émus et affectueux la longue et digne carrière de l'auteur de *Mignon*.

Alfred Bruneau.